

Entretien
avec DU QING **Soko Phay**

L'art devant l'extrême

Professeur à Paris 8 et chercheuse associée à l'EHESS, l'historienne de l'art Soko Phay étudie les pouvoirs de la création face aux violences de masse et aux génocides. Dans son récent ouvrage *Cambodge – L'art devant l'extrême*, elle analyse comment l'art parvient à figurer l'infigurable et à réparer la mémoire brisée.

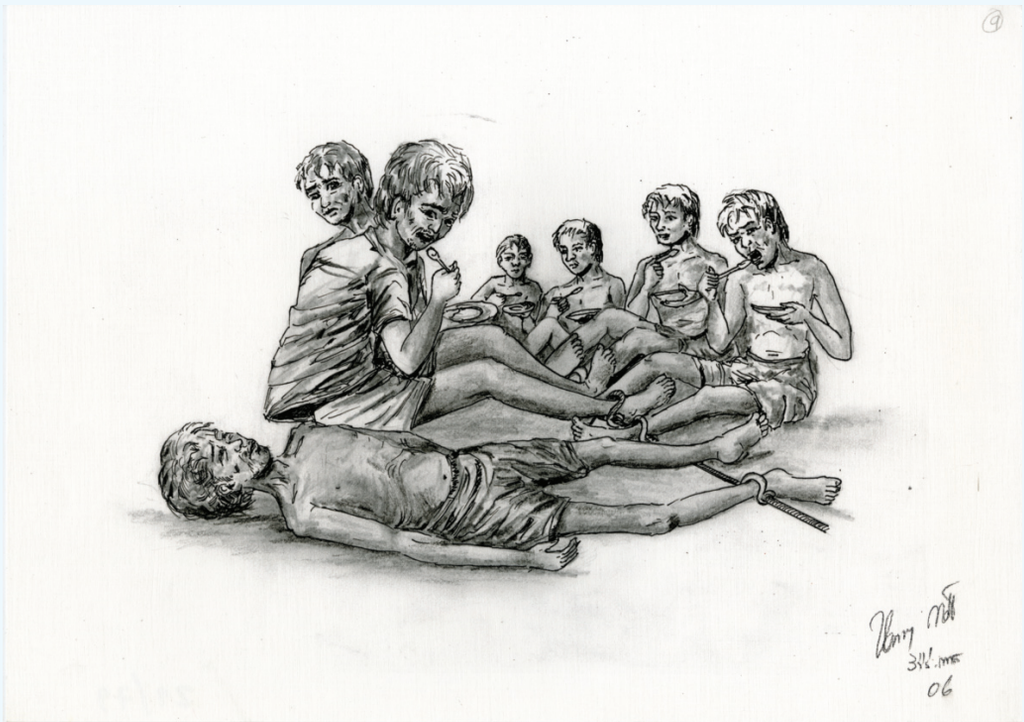
Vous écrivez que *"le silence et le mutisme ne favorisent pas la paix, tout au moins la paix sociale et politique, mais davantage la négation et la perpétuation de la tyrannie du passé"*, pour construire la paix, pourquoi est-il indispensable de lutter contre le silence et l'oubli ?

Il est essentiel pour moi de lutter contre l'oubli.

Si on veut être en paix avec le passé et construire la paix pour demain, on ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé. Il faut regarder ce passé en face, le questionner, essayer de le comprendre, surtout quand il a été marqué par une violence extrême. Par "violence extrême", j'entends la violence d'un système politique qui organise la déshumanisation. Hannah Arendt parlait d'"hommes superflus" c'est-à-dire des êtres dont on décide qu'ils ne valent plus rien, qu'ils n'ont plus aucune dignité. Quand on réduit des personnes à l'état de déchets, on finit par les tuer en masse.

Dans mon pays, le Cambodge, il y a cinquante ans, les Khmers rouges ont fait périr deux millions de personnes, au nom de la pureté idéologique de l'Angkar, c'est-à-dire de l'Organisation sous laquelle le Parti communiste du Kampuchéa a dirigé le pays, du 17 avril 1975 au 7 janvier 1979. Et pendant très longtemps, cette tragédie n'a pas été enseignée, au nom de la réconciliation nationale. Or ce silence n'apaise rien. Au contraire, il prolonge la logique d'anéantissement. Car les Khmers rouges ont bâti leur pouvoir sur le secret et sur le mutisme. Leur consigne était *"Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien savoir."* Il fallait empêcher chacun de penser et d'agir. Ils avaient même un mot pour cela : *kamtech*.

Soko Phay
Vue par Sophie Bassouls.
Paris,
Septembre 2026



Vann Nath – Sans titre – *Graphite sur papier, 28 x 48 cm. 2006.Collection privée.*

Ce terme, *kamtech,* ne signifie pas seulement tuer, détruire mais réduire en poussière un être. Qu'il ne reste rien, ni son corps, ni son nom, ni son identité. Qu'il n'ait jamais existé.

Alors, se taire ou nier aujourd'hui, c'est finir le travail des bourreaux. C'est prolonger l'effacement. Le déni ajoute de la douleur à celle des victimes, il les laisse dépossédées, il donne raison aux criminels de masse dans leur mensonge. Il dit aux victimes : soumettez-vous, c'est la loi du plus fort. C'est pourquoi, même s'il reste des zones d'ombre sur ce que les Khmers rouges ont fait, il faut lever le secret. Il importe de comprendre leur idéologie et la manière dont leurs crimes ont été rendus possibles.

En luttant contre l'oubli, est-ce qu'on crée une autre vérité à la place des faits eux-mêmes ?

Non. Lutter contre l'oubli, ce n'est pas fabriquer une vérité alternative, c'est combattre le mensonge des bourreaux. Hannah Arendt écrit, dans *La Crise de la culture*, que le mensonge organisé tend toujours à détruire ce qu'il a décidé de nier. Seuls les régimes totalitaires l'ont adopté, en toute conscience, comme un premier pas vers le meurtre. Préserver la vérité des faits, c'est donc résister à cette destruction, et se prémunir aussi des faux récits du passé.

Mais les faits ne disent pas tout. Un chiffre, un jugement rendu au tribunal ne suffisent pas à dire ce qu'a été la catastrophe pour ceux qui l'ont vécue. Tzvetan Todorov distingue deux vérités qui se complètent : la " vérité d'adéquation", celle des faits établis, et ce qu'il appelle la "vérité de dévoilement", celle qui fait comprendre ce que ces faits signifient pour des êtres humains. Le témoignage, la littérature et l'art ne remplacent pas l'histoire, mais la prolongent. Ils redonnent un visage, une parole et une dignité à ceux qu'on a voulu effacer, les victimes, les oubliés, les "laissés-pour-compte", réduits à l'anonymat, comme s'ils n'avaient jamais existé.



Vann Nath
– Les Deux Lotus –
Gouache et acrylique.
120 x 80 cm. 2009
Collection privée.

Croyez-vous à la paix ?

Sans chercher à être trop pessimiste, je dirais que la paix est possible, mais par moments, par périodes seulement. L'histoire est un "principe de réalité", et elle nous apprend que nous avons connu autant de guerres que de périodes de paix. La paix reste fragile. Il est important de nous défaire des lieux communs, de ne pas tomber dans le conformisme et dans une certaine paresse de la pensée. Rester vigilant est plus que jamais essentiel, d'autant que la démocratie – celle qui prend en compte la complexité et les multiples voix – est vulnérable. Face aux régimes autoritaires qui dictent un récit univoque, la résistance s'impose. La paix démocratique repose précisément sur la capacité à faire entendre des subjectivités et des regards pluriels.

Pouvez-vous nous parler de Vann Nath ? En quoi porte un témoignage tel que le sien ? L'insoutenable de ses œuvres est-il nécessaire pour qu'on prenne conscience de la valeur de la paix ?

Vann Nath a fait partie, jusqu'à sa mort en 2011, des très rares survivants de S-21, le centre de détention et de torture des Khmers rouges, à Phnom Penh. Il n'avait pas choisi d'être témoin. Il l'est devenu pour tenir la promesse faite à ses compagnons d'infortune, dans le camion qui les conduisait vers S-21. Ses toiles représentent les privations et les tortures sans détour, sans jamais chercher à choquer. Il obéit à une nécessité à la fois éthique et pédagogique.



Couloir d'un bâtiment de S-21, centre de détention et de torture, transformé en musée du génocide de Tuol Sleng. Photographie Soko Phay, 2025.

Il a peint ce qu'il a vu, entendu et vécu, comme en témoigne ce dessin où les détenus doivent dormir et manger à côté des cadavres.

Face à un régime qui a fait du secret sa politique, et face au négationnisme, montrer cette violence est indispensable, car elle constitue la preuve matérielle de ce qui s'est passé.

Mais Vann Nath ne s'est pas limité à peindre les supplices. Il a aussi créé des œuvres allégoriques, dites "de la survivance". Dans *Deux lotus*, malgré un décor hostile et sec, les fleurs résistent et survivent, la plus petite grandissant à l'ombre protectrice de son aînée. Tant qu'il reste un souffle de vie, on a envie de vivre et de transmettre, par quelque voie que ce soit.

Cette fleur, si fragile soit-elle, porte déjà une force vitale, une promesse de liberté et l'espoir d'un avenir plus serein. Les deux versants de son œuvre se répondent. L'un dit ce que la violence détruit, l'autre ce que la paix permet de faire grandir.

Comment transmettre la mémoire par les œuvres artistiques sans tomber dans une esthétisation de l'horreur ?

Pour ma part, l'esthétisation de l'horreur signifie une confusion entre la fiction et la réalité, qui entraîne une perte de sens du réel. Pour transmettre la mémoire sans esthétiser l'horreur, l'art doit d'abord s'imposer une éthique du regard. Il ne s'agit ni de fabriquer du spectacle, ni de chercher une compassion facile ou larmoyante.

Jacques Rivette, puis Serge Daney, ont dénoncé en leur temps l'"abjection" de certaines mises en scène de la souffrance, celles qui font de la douleur des autres un objet de fascination.

Rithy Panh en donne un exemple magistral dans *L'Image manquante* (2013). Il n'existe aucune image des massacres, de la famine ni des conditions de vie extrêmes sous les Khmers rouges.

Il aurait pu être tenté de reconstituer ces scènes avec des comédiens, mais une reconstitution réaliste aurait glissé vers le spectaculaire et la complaisance, au risque de tomber dans la pornographie du voir. Il a choisi de fabriquer l'image manquante avec de petites figurines de glaise, sculptées à la main, filmées lentement et de très près, et associées à des images d'archives de propagande. Ces figurines redonnent aux disparus une présence et une humanité, sans jamais exhiber la brutalité. Le spectateur approche ainsi la catastrophe par le détour de la poésie, de la mémoire et de la pensée. Jorge Semprun disait à sa manière que la réalité a parfois besoin de l'artifice pour devenir vraie, c'est-à-dire vraisemblable, et emporter ainsi l'émotion du spectateur. Transmettre sans esthétiser, ce n'est donc pas détourner le regard, c'est apprendre à regarder avec sympathie, au sens étymologique de "souffrir avec".

Les derniers ouvrages de Soko Phay
Cambodge – L'art devant l'extrême. De Rithy Panh à la jeune génération (Naima / Les presses du réel, mars 2026)
Partage des mémoires : archiver les récits d'objets (co-dirigé avec Pierre Bayard, Naima, 2022)
Le paysage après coup (co-dirigé avec Patrick Nardin, Naima, 2022)



Hans Bouman – Paco — *Acrylique, collage sur toile. 100 x 70 cm. 2024*

Hans Bouman

J'ai réalisé le triptyque *Paco* (Paix en espéranto) pour le prix Art for Peace ouvert par LIN Xiang Xiong. Cela m'a tout de suite évoqué les années 60 au cours desquelles la mobilisation contre la guerre, comme celle du Vietnam, était très forte. J'écoutais des hymnes alors populaires comme *Blowin' in the Wind* de Bob Dylan et *Give Peace a Chance* de John Lennon. C'était l'époque des *Flower children*, des Beatles qui se retiraient dans un ashram en Inde… Je lisais *Siddhartha* de Hermann Hesse, je rêvais de calme, d'harmonie… et de paix intérieure.